

EYIVI KOFFI-GUE

Mon Message à Dieu

*Qui es-tu
réellement ?*

Une vie entre douleur,
résilience et espoir

Eyivi Koffi-Gue

Message à Dieu

© Eyivi Koffi-Gue, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-0830-9

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Chapitre 1 : L'Absence Originelle et l'Ombre du Foyer

Le premier mystère de mon existence s'est noué dans le silence de mes premiers mois de vie. Je suis née jumelle, liée dès le berceau à une autre âme, un autre cœur battant au même rythme que le mien. Pourtant, cette présence s'est évaporée avant même que ma mémoire ne puisse imprimer les traits de son visage. Nous étions des bébés lorsque nous avons été séparées, emportant avec elle une partie de mon identité. Grandir en sachant qu'une moitié de soi existe quelque part dans le monde, sans pouvoir mettre de mots sur ce vide, installe une mélancolie diffuse. C'est une absence invisible qui vous accompagne à chaque étape, un écho lointain qui résonne dans les moments de solitude, comme une question restée sans réponse au fond de l'âme.

Malgré cette coupure originelle, mes premiers pas se sont inscrits dans le cadre d'une vie de famille en apparence ordinaire. Mon père Jean, ma mère Béatrice et mon frère Olivier Komivi formaient mon quotidien. Notre foyer ne souffrait pas de la misère matérielle ; le manque d'argent ou la pauvreté n'étaient pas les moteurs de notre quotidien. Mes parents n'étaient pas des personnes malveillantes à mon égard. Vu de l'extérieur, rien ne laissait présager les tragédies psychiatriques qui allaient plus tard frapper mon frère ou les abîmes de la bipolarité qui m'attendaient à l'âge adulte. Nous étions une famille qui avançait, abritant sous son toit des personnalités complexes, mais protégée par les murs de notre maison.

Pourtant, la sécurité d'un foyer peut être une illusion parfaite. C'est à l'âge de sept ans, alors que l'enfance devrait être synonyme d'insouciance, de jeux et de confiance absolue, que mon monde s'est effondré de l'intérieur. Le danger n'est pas venu de la rue, ni d'inconnus malveillants, mais de ceux qui partageaient mon sang et ma table. Mon demi-frère Philip et mon cousin Sena ont abusé de moi. Une troisième personne de notre cercle familial, dont je choisis de taire le nom aujourd'hui pour préserver le peu de dignité qu'il reste à cette lignée, s'est également rendue coupable de cette profanation. À sept ans, le mot « inceste » n'existe pas dans le vocabulaire d'une petite fille, mais la sensation de la trahison et de la souillure s'imprime instantanément dans la chair et l'esprit.

Ceux qui avaient le devoir sacré de veiller sur ma fragilité, de me guider et de

me défendre contre le monde extérieur sont devenus mes bourreaux. Le traumatisme de l'inceste est double : il détruit le corps et condamne à l'isolement. Comment hurler la vérité quand les coupables dorment dans la pièce d'à côté ? La peur de faire exploser la cellule familiale, l'incompréhension face à la noirceur de l'acte et la honte injuste que l'on ressent en tant que victime m'ont poussée à m'enfermer dans un mutisme total. J'ai enfoui ce secret destructeur au plus profond de moi, commençant ainsi une longue marche solitaire, portant à bout de bras un fardeau bien trop lourd pour les épaules d'une enfant de sept ans.

Chapitre 2 : Les Abîmes de l'Esprit et le Destin d'Olivier

Le silence imposé à l'âge de sept ans est une bombe à retardement pour l'esprit. Les années ont passé, mais le traumatisme de l'inceste n'a pas disparu ; il a creusé des galeries souterraines dans mon âme. C'est à l'âge adulte que les fondations de ma santé mentale ont vacillé. Le diagnostic est tombé comme un couperet : la bipolarité. Vivre avec ce trouble, c'est ne plus s'appartenir. C'est passer sans transition des sommets d'une euphorie artificielle à la douleur paralysante d'une dépression noire. Dans ces phases de descente aux enfers, des idées suicidaires précises ont commencé à hanter mes nuits. La mort n'était plus une peur, elle devenait une option, une issue de secours apparente pour faire taire le vacarme des souvenirs et la douleur du secret.

Cette souffrance psychologique n'était pas un phénomène isolé dans notre lignée. Mon frère, Olivier Komivi, portait lui aussi une croix d'une lourdeur insoupçonnable. Il souffrait de schizophrénie. Le voir perdre peu à peu le contact avec notre réalité commune, lutter contre des voix et des visions invisibles, a été un calvaire pour notre famille. La schizophrénie isole l'individu du reste des hommes. Pourtant, au-delà de sa maladie, Olivier était mon frère. Nous partagions un lien invisible, celui de deux esprits blessés, de deux enfants d'une même maison cherchant désespérément un point d'ancrage dans un monde devenu trop hostile et trop complexe pour notre sensibilité.

La tragédie s'est intensifiée de la manière la plus brutale qui soit. À l'âge de 35 ans, alors que la vie aurait dû lui offrir un répit, Olivier nous a quittés. Il est décédé après s'être étouffé. Ce deuil soudain a brisé le cœur de nos parents et a agi comme un séisme sur ma propre existence. Perdre son frère de sang, alors que l'on combat soi-même chaque jour des pulsions de mort, crée un vertige terrifiant. Sa disparition a laissé une place vide à la table familiale, un vide que rien ni personne ne pourra jamais combler. Pourtant, au milieu des larmes et du deuil, une lueur de conscience a jailli : je devais continuer à vivre, pour lui, pour moi, et pour témoigner.

Aujourd'hui, ce combat contre la bipolarité a trouvé son chemin vers la lumière. Ce n'est pas une guérison magique, mais une victoire quotidienne acquise grâce à une discipline de fer. Je suis mon traitement médical avec une

rigueur absolue, sans jamais fléchir. Les médicaments sont devenus les remparts qui protègent mon esprit des vagues extrêmes de la maladie. À cette science des hommes, Dieu a ajouté Sa grâce infatigable. Ma santé mentale est aujourd'hui stabilisée. La bipolarité est une composante de mon histoire, mais elle n'est plus le maître de mon destin. Je ne suis plus la victime de mes pensées, je suis une femme qui avance avec sa vulnérabilité, fortifiée par les épreuves.

Chapitre 3 : La Vallée des Berceaux Vides

La maternité est souvent perçue comme l'horizon où toutes les blessures du passé viennent enfin se réparer, le refuge où la vie reprend ses droits face à la destruction. Après avoir survécu à la trahison de mon enfance et aux tempêtes de ma santé mentale, j'espérais de tout mon être que devenir mère serait mon havre de paix. Mais le destin en a décidé autrement. Le chemin de la maternité est devenu pour moi une nouvelle traversée du désert, un terrain de douleur d'une cruauté indicible qui a ébranlé les dernières certitudes de mon âme. J'ai porté la vie à deux reprises, et à deux reprises, cette vie s'est éteinte avant même d'avoir pu fleurir, laissant mes bras désespérément vides.

Mon premier fils s'appelait Elias. Il est né sans vie. Ce moment précis où le monde médical s'active dans un silence de plomb est un traumatisme qu'aucune femme ne devrait avoir à traverser. Donner naissance à un enfant endormi pour l'éternité, c'est ressentir un déchirement physique et spirituel absolu. Il n'y a pas eu de premier cri, pas de regard échangé, juste le poids d'un petit corps inanimé contre ma poitrine et une vague de questions sans réponses adressées au Ciel. La douleur d'Elias brûlait encore chaque fibre de mon être lorsque j'ai de nouveau porté la vie. C'était Muriel. Mais le combat de Muriel s'est joué sur un autre terrain, tout aussi éprouvant.

Muriel est né bien trop tôt, projeté dans notre monde sans avoir les armes pour s'y défendre. Il a été immédiatement installé en couveuse, entouré de machines, de tuyaux et de bruits électroniques incessants. Pendant un mois entier, l'hôpital est devenu ma seule demeure. J'ai passé trente jours suspendue au fil fragile de son existence, comptant chaque battement de son cœur, implorant Dieu à chaque respiration artificielle de lui donner la force de s'accrocher à la Terre. Un mois de va-et-vient entre l'espoir le plus fou et l'angoisse la plus paralysante. Au trentième jour, ses forces l'ont abandonné. Mon petit Muriel n'a pas survécu. Il a fermé les yeux, rejoignant son frère Elias dans l'invisible.

Faire face au deuil périnatal successif de deux enfants, alors que les démons de la bipolarité et des idées suicidaires rôdent en permanence, aurait pu me briser définitivement. La tentation de capituler, d'abandonner ce corps et cet esprit trop éprouvés pour rejoindre mes bébés et mon frère Olivier, était immense. Mais c'est précisément au fond de cet abîme que ma foi a cessé d'être une simple

croyance pour devenir une réalité concrète. Dieu a recueilli chaque goutte de mes larmes. Il m'a portée à bout de bras à travers cette nuit de l'âme, transformant la douleur d'Elias et de Muriel non pas en un gouffre d'amertume, mais en une source de force brute pour les combats à venir.

Chapitre 4 : La Terre de la Promesse et l'Amour Salvateur

Après les déserts de larmes et les berceaux vides, il a fallu accepter l'idée que la vie pouvait encore offrir un nouveau départ. La reconstruction ne se fait pas en un jour, elle demande parfois un changement radical d'horizon, une coupure géographique avec les lieux où la douleur a pris racine. Pour moi, cette nouvelle terre d'asile a été l'Allemagne. C'est sous ce ciel européen que les pièces dispersées de mon existence ont commencé à se rassembler. L'Allemagne est devenue le point d'ancrage d'une grande partie de ma famille. Autour de moi, la présence de mon père Jean, de ma mère Béatrice, de ma tante Adèle et de son époux Seth, ainsi que de mes cousins Brindon, Jordan, Nick, et de ma tante Blanche, a recréé un rempart humain essentiel. Bien que le passé ne s'efface pas, la proximité des miens m'a permis de me sentir entourée et de retrouver un semblant de stabilité.

C'est dans ce climat de transition qu'une lumière inattendue est venue chasser les dernières ombres de mon passé amoureux. J'ai rencontré Benoît. Trouver un homme capable de poser un regard d'amour pur sur une femme portant les stigmates de l'inceste, de la bipolarité et du deuil périnatal relève du miracle divin. Benoît n'a pas eu peur de mes fêlures. Il est devenu mon mari, mon protecteur, le gardien de ma paix retrouvée. Il est l'une des trois seules personnes sur cette Terre à connaître toute la vérité sur ce que Philip et Sena m'ont infligé à l'âge de sept ans. Son amour inconditionnel, dénué de tout jugement, a agi comme un baume thérapeutique sur mon âme blessée. À ses côtés, j'ai réappris à faire confiance à la figure masculine, moi dont l'enfance avait été profanée par des hommes de ma propre lignée.

De notre union bénie est né le plus beau des témoignages : notre fils, Uriel. Après la perte terrible d'Elias et le mois de combat stérile en couveuse de Muriel, tenir Uriel vivant et vigoureux dans mes bras a été une victoire éclatante de la vie sur la mort. Uriel est mon soleil quotidien, le signe visible que Dieu n'abandonne jamais ceux qui placent leur confiance en Lui. Aujourd'hui, je mène une vie pleinement épanouie avec ma petite famille en Allemagne. Je respecte scrupuleusement mon traitement médical pour contenir la bipolarité, et je savoure chaque instant de cette paix domestique si chèrement acquise. Les